

MARC BERNARD

LA MORT DE
LA BIEN-AMÉE

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Marc Bernard est né à Nîmes en 1900. Son père venait de Majorque. Ancien ouvrier fraiseur, syndicaliste et autodidacte puisqu'il quitta l'école à douze ans pour devenir garçon de courses, Marc Bernard étanche sa «soif» de culture en écrivant des contes et des nouvelles qu'il envoie anonymement à *L'Humanité*. En 1928, son premier roman, *Zig-Zag*, est accepté à la N.R.F. et il intègre, grâce à Henri Barbusse, la rédaction de *Monde* en tant que secrétaire et critique littéraire. Dès lors, il se consacre au journalisme, tant dans la presse qu'à la radio — il anime un temps une émission littéraire à la radio nationale, et milite sur «radio Madrid» durant la guerre d'Espagne —, et à l'écriture. Il publie, en 1931, *Au secours!* et, en 1934, *Anny*, qui lui vaut le prix Interallié. Après sa démobilisation, il écrit *Pareils à des enfants...*, roman largement autobiographique, pour lequel il obtient le prix Goncourt en 1942. De retour à Paris, après la Libération, il ne cessera d'écrire, s'inspirant toujours de la vie populaire, et publiera, entre autres, *Vacances*, en 1953, *Salut, camarades*, en 1955, *Sarcellopolis*, son enquête sur la vie dans un grand ensemble, en 1955. En 1970, il reçoit pour l'ensemble de son œuvre le Grand Prix Poncetton de la Société des Gens de Lettres.

La disparition de sa femme, Else, lui a inspiré trois beaux livres : *La mort de la bien-aimée*, *Au-delà de l'absence*, *Tout est bien ainsi*.

Marc Bernard s'est éteint à Nîmes le 15 novembre 1983.

« *Who ever loved that loved not at first sight?* »

MARLOWE

Deux fois, et par ma faute, j'ai été près de la perdre. Je l'ai rencontrée au Louvre, devant la Vénus de Milo, un matin d'automne de 1938. Pendant qu'elle tournait autour de la statue, je tournais autour d'elle. Je vis aussitôt qu'elle était étrangère ; tout en témoignait : sa toque de velours violet, son manteau étroitement serré sur sa taille mince alors que ses hanches se déployaient voluptueusement, et je ne sais quoi de répandu sur toute sa personne. Plus tard je compris que son étrangeté n'était pas seulement d'apparence.

Tout en tournant, nous nous regardions. Jamais il ne m'était arrivé de parler à une femme que je ne connaissais pas si je la voyais par hasard dans la rue ou dans un lieu public ; pourtant je m'avançai soudain. J'ignorais bien entendu que ce fût *elle*, mais quelque chose en moi le savait ; c'est pourquoi je l'observais avec tant d'intérêt, de curiosité, comme si je pressentais qu'elle recelait ce qu'aucune femme ne m'avait encore donné.

C'est ainsi, moi bavardant, elle répondant doucement, courtement, que nous nous dirigeâmes vers la sortie, que je lui tendis la main. « Au revoir. — Au

revoir.» Avec beaucoup d'*r*, et une voix, un accent qui me ravissaient. Au revoir, c'est-à-dire adieu, puisque nous nous quittions sans savoir qui nous étions, sans nous donner d'adresse.

C'est alors que, plus avidement encore, je regardai ses yeux ; je n'en avais jamais vu d'un bleu aussi lumineux, d'une telle douceur. Je ne pouvais me résigner à ne plus les voir. J'invitai l'étrangère à déjeuner. Elle eut une sorte de recul ; prenant ses distances elle m'examina. Le sort était au-dessus de nous ainsi qu'une balance dont le fléau va et vient, indécis à se fixer. Notre existence entière basculait et ni Else ni moi n'en savions rien, tout se passait dans la profondeur où des forces obscures avaient déjà commencé à travailler sourdement. Étonnement, sympathie, amour, en quelques minutes et sans nous en douter nous brûlions les étapes. Nous avons besoin de recul pour comprendre ce qui nous arrivait, qu'elle retourne à la « Maison des Jeunes » où un prêtre accueillait les réfugiées clandestines, et moi à mon hôtel du boulevard Raspail.

Je l'amenai déjeuner dans un restaurant grec et je dus insister pour payer son repas, puis nous nous sommes promenés le long des quais. Au moment de nous quitter, nous savions, à n'en pas douter cette fois, que nous étions un autre homme et une autre femme. Mais nous ignorions jusqu'où allait ce changement.

Le lendemain je lui téléphonai, ravi d'entendre sa voix, son rire, ses *r*, et lui donnai rendez-vous. Concerts, théâtres, restaurants, cafés, cabarets : je devenais hôtesse de Paris.

Else, qui avait passé la frontière en Alsace illégalement, peu de jours avant, n'était plus une hors-la-

loi ; j'avais fait mettre sa situation en ordre. Et enfin, un beau, un grand jour, nous avons été amants. Ce fut une fête qui devait durer trente et un ans. Je la désirais comme jamais je n'avais désiré une femme ; son corps était exactement celui dont j'avais toujours confusément rêvé ; il me donnait un plaisir comme je n'en avais jamais connu.

Une femme qui fuyait, jetée dans l'illégalité, se posant à Paris entre deux migrations, dont la deuxième l'aurait mise à jamais hors de ma portée, et un homme, la tête pleine des bruits et des fureurs du monde, voyant avec crainte son pays encerclé, une frontière après l'autre, pressentant les hécatombes, désespéré de son impuissance, ne découvrant de toutes parts que haine, tueries, humiliations, ce sont bien ces deux êtres-là qui en se reconnaissant se sont mis à exulter.

Pourtant ce fut alors que je fus pour la première et dernière fois cruel. Ivre d'une liberté recouvrée depuis peu, en découvrant combien profondément j'aimais Else, je craignis de retomber sous le joug. Moins je pouvais me passer d'elle et plus fermement je me résolus à rompre, me disant que, si je tardais, je n'en aurais pas le courage. Quand elle comprit que ma décision paraissait sans appel, elle se résigna, non sans lutte. « Si tu ne veux pas ! » C'est alors que je découvris un trait de son caractère qui était sans doute le plus profond : sa soumission à ce qui lui paraissait inévitable.

Durant deux jours, je tins bon ; le troisième, je partis à sa recherche. Elle avait loué une chambre dans un hôtel du boulevard Saint-Michel que d'un geste vague elle me montra un jour ; à peine avais-je tourné la tête. Le plus angoissant est qu'elle était prête à partir

pour les États-Unis. Son affidavit et son diplôme de docteur ès lettres dans son sac à main, peut-être était-elle déjà au Havre ou voguait-elle vers New York.

Je courus au boulevard Saint-Michel. Tandis que j'hésitais devant l'hôtel des Mines, le seul qui se trouvait près de l'endroit qu'elle m'avait désigné — redoutant d'entendre la terrible réponse « cette dame est partie » —, je vis Else s'avancer, souriante, la tête un peu penchée. Et là, sur le trottoir, je la serrai dans mes bras comme j'aurais crié : jamais plus, jamais plus. Ce ne pouvait être désormais qu'à la vie, à la mort. Ce fut la sienne.

Durant nos premières rencontres, avant que nous fussions charnellement unis, j'appuyais doucement ma main sur la sienne tel un oiseleur, afin qu'elle comprenne bien que nos corps seuls n'étaient pas en jeu, que cœur et âme suivaient, précédaient. Les mots que j'avais refusés aux autres me venaient spontanément à la bouche. Il me semblait que personne ne les avait dits avant moi tant ils sonnaient juste et exprimaient parfaitement ce que je ressentais. Je savais, au moment même où je les prononçais, que ma chance était inespérée, qu'il est des quantités d'hommes et de femmes qui mourront sans l'avoir eue, de même que j'ignorais, avant, qu'il pût exister un univers privilégié tel que celui où je venais d'avoir accès.

Et ces mots, à notre tour, nous pourrions les entendre sans nous en lasser, parce qu'ils n'ont jamais été dits de cette manière, par ces lèvres-là, avec ce sourire, cette conviction ingénue ; leur répétition, loin de les ternir, leur donne plus d'éclat encore.

MARC BERNARD

LA MORT DE
LA BIEN-AIMÉE

Après la perte d'un être cher, bien des écrivains sont tentés de retracer, pour l'exorciser, la chronique d'une agonie, l'histoire du cauchemar qu'ils viennent de traverser. Mais ce livre est exceptionnel. Du jour où il est évident qu'Else va mourir bientôt, commence vraiment, pour elle et son mari, une nouvelle et étrange période de bonheur. C'est le sommet de leur amour, le moment où ils s'aiment le mieux et où ils revivent tout ce que leur rencontre leur a apporté.

On découvre ainsi la personnalité assez exceptionnelle d'Else Bernard. Juive viennoise fuyant l'Autriche de l'*Anschluss*, elle allait gagner l'Amérique quand elle a rencontré au musée du Louvre celui qui n'allait plus la quitter. Ainsi commence une histoire que son dénouement tragique même contribue à magnifier.

La qualité humaine et la résonance du livre tiennent à la gravité du sujet, mais surtout à l'accent à la fois passionné et réfléchi de l'auteur pour évoquer la figure de sa femme, pour décrire son chagrin, sa solitude et sa fidélité par-delà la mort.



84-XI A 70227

ISBN 978-2-07-070227-5